

bien vivre

Domaine d'étude de master « Soutenabilité et hospitalité : bien vivre »

Séminaire « (In-)hospitalité des lieux ? »

Mémoires 2020-2021



Le rapport entre l'Homme et la Nature pendant le confinement

VARESANO Johan

Mémoires 2020-2021

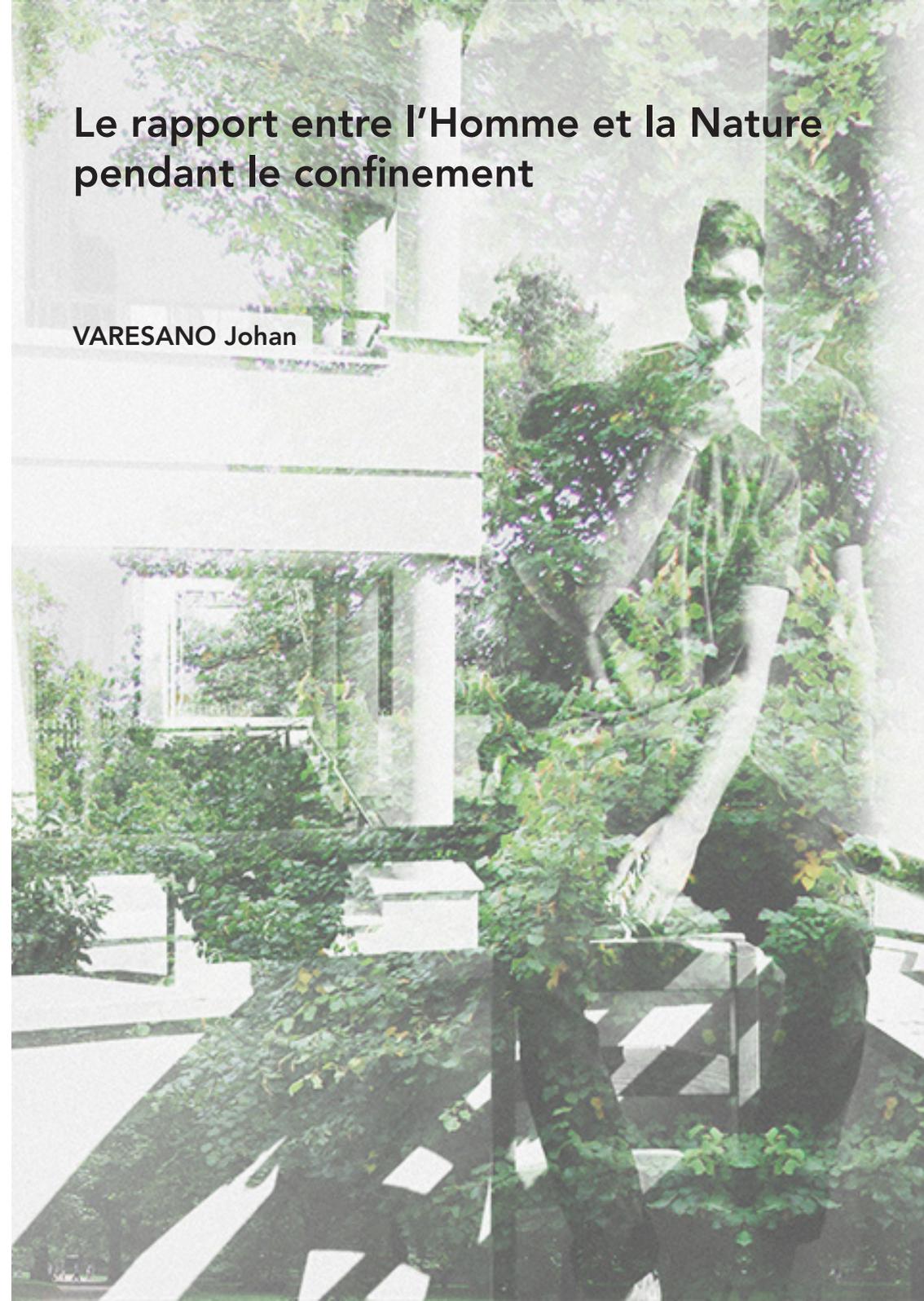
Séminaire « (In)hospitalité des lieux ? »,
département de master « Soutenabilité et hospitalité : bien vivre »,
École nationale supérieure d'architecture de Marseille,
184, avenue de Luminy, case 924,
FR-13288 Marseille Luminy, CEDEX 9

Équipe encadrante :
Fleur Beauvieux, Matthieu Duperrex, Jean-Marc Huygen,
Nadja Monnet, Julia Rostagni et Arnaud Sibilat.

© textes et photos : auteur-e-s, sauf mentions.
© photo de couverture : d'après Léa Pizzanelli.

Voir les autres travaux du séminaire :

<https://www.marseille.archi.fr/enseignements/productions-pedagogiques-de-lensam/de4/in-hospitalite-des-lieux/>



SOMMAIRE

Introduction	6
1. Les liens Homme-Nature	7
1.1. Regard historique	
1.2. Une prise de conscience globale mais minoritaire	
1.3. Une séparation des points de vue	
2. L'expérience des deux confinements	16
2.1. La crise sanitaire est là: Enquête	
2.2. Être confiné : un nouveau rapport au corps, à l'esprit	
3. Les récits de confinés	24
3.1. Présentation du cadre de l'enquête	
3.2. Les récits écrits et photographiques	
3.3. Analyse des convergences pour traduire une pensée	
Conclusion : Penser le jour d'après	34
Bibliographie	36

RÉSUMÉ /

Dans cette étude, nous allons nous intéresser aux relations que l'Homme entretient avec la nature, particulièrement pendant la période de confinement.

Nous vivons un moment charnière de l'histoire de l'humanité avec ces confinements des années 2020-2021.

Nous sommes privés de notre liberté de nous mouvoir, restreints dans nos interactions sociales.

Coupés de notre « nature » peut-être...

MOTS-CLÉS

Homme
Nature
Relation
Lien
Confinement
Paradigme

Introduction

Mais qu'est-ce que la « nature » ? Pour l'anthropologue Philippe Descola¹, « le concept de nature est une invention de l'Occident » qu'il compare à la vision des « sociétés primitives (...) qui n'ont jamais songé que les frontières de l'humanité s'arrêtaient aux portes de l'espèce humaine » Descola nous invite à ne pas penser une vision du monde qui oppose la nature aux hommes et aux œuvres humaines, autrement dit la nature à la culture.

Nous devons prendre conscience que l'un est indissociable de l'autre.

Cependant, en considérant pour notre étude cette séparation culturellement induite en Occident, nous nous intéressons ici aux « relations » entre ces deux entités. Sont-elles toujours présentes quand nous nous retrouvons cloîtrés dans nos habitations ?

Nous allons tout d'abord nous intéresser à la construction de cette opposition en Occident, à ses conséquences.

Par la suite, nous analyserons par deux enquêtes les effets du confinement.

Premièrement, le choc de l'événement et par la suite l'approfondissement de la recherche de ces liens.

1. DESCOLA Philippe, « Par-delà nature et culture », Paris, Gallimard, 2006.

1. Les liens Homme-Nature

1.1. Regard historique

Commençons au Paléolithique, avec l'apparition des premières formes d'art, preuves que l'Homme commence à « penser » car il projette conceptuellement une image de lui ou de son environnement de façon allégorique. Les peintures rupestres nous témoignent d'un lien « direct » avec la nature. Celle-ci est son espace de vie « vécu », où l'humain chasse et cueille pour se nourrir. C'est un rapport basique pour assouvir une fonction primaire. Mais lorsqu'il commence à tailler des artefacts en leur donnant une dimension allégorique en représentant une femme généralement enceinte, il commence à spiritualiser la relation humaine à la nature. Ces statuettes sont abstraites, nous pouvons donc penser qu'il « conceptualise » l'acte naturel de procréer. Un acte puissant qui nous suggère une première forme du « divin » intimement liée à la nature.

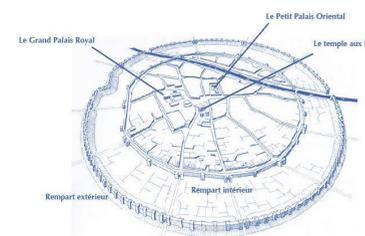
Parallèlement à l'apparition de l'art, l'homme commence à pratiquer l'agriculture. Il travaille aussi la matière naturelle pour des artefacts, l'âge de bronze, et s'établit en communauté, prémices des villes en Mésopotamie (découverte de Mari I). Cette organisation sociale va de pair avec le commerce fluvial et l'invention de l'écriture et des mathématiques. À cette heure, les liens qu'entretient l'homme avec la nature est bouleversé. Il la travaille, se déplace sur elle pour en tirer parti et échanger avec ses semblables. Ce nouveau rapport est un tournant. L'homme prend conscience de sa puissance et de sa vulnérabilité face à la nature. Il en a « con-science ». Selon Blaise Pascal : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de



Abri de Chimiacas, Espagne.



Vénus de Willendorf.



Ville de Mari III, Fin 3^e millénaire av. JC.

connaître qu'on est misérable. Penser fait la grandeur de l'homme ».

Max Weber² propose une « première rationalisation » à partir de ce tournant. La nature n'est plus sauvage, elle devient un concept hostile à l'homme qui le pousse à faire société pour se protéger.

Durant l'Antiquité, la relation entre l'Homme et la Nature se traduit par l'adoration et le culte des dieux, à travers des religions polythéistes. Les dieux sont les incarnations anthropisées des éléments naturels (eau, foudre, terre...) et de la « nature humaine » avec ses sentiments et concepts « les rêves, l'enfer, l'amour ». On organise la ville « polis » en fonction des temples dédiés au dieu qui « protège » ; comme si l'homme, par la peur de la nature, lui vouait un culte pour attirer ses bonnes grâces, se protéger de cette force. Cette nouvelle organisation transforme alors les paysages méditerranéens, la ville fait face à la nature distinctement.

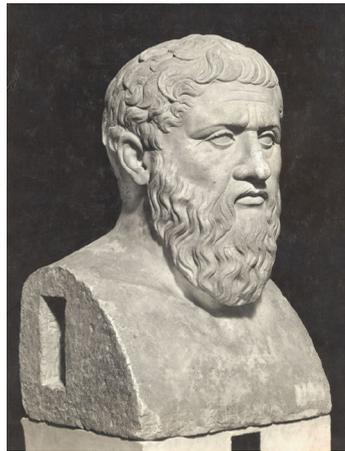
Or, avec l'arrivée de la philosophie par Platon et Socrate en égérie, le rapport de conscience passe dans une nouvelle dimension. L'homme se désolidarise de la nature et s'autocentre sur sa pensée. Peu à peu, les dieux et les mythes perdent en légitimité.

L'émergence des religions monothéistes recadrent l'homme pensant en hissant au-dessus de lui la notion du « divin ». En effet, s'étant émancipé de la peur de la nature, un concept de « Dieu créateur absolu » dont il est la création génère une nouvelle « peur » donc un nouveau culte permettant de le régir.

À partir du 5^e siècle, le rapport évolue avec l'ordre chrétien en Occident. Le concept monothéiste rend la nature plus abstraite. De ce fait, la nature en tant que lieu est à l'image du peuple païen, de sa nature



Vue de l'Acropole, Grèce.



Buste de Platon, Rome.



Tapisserie Médiévale.



Portrait de Descartes.

humaine primaire, à convertir, conquérir. Pour cela, le clergé invite les populations à se réfugier dans des villes fortifiées, sous la protection de seigneurs, en rythmant les journées avec l'église. L'effet est donc de séparer les hommes des milieux naturels où résident les créatures mystiques et diaboliques. Les remparts des villes protègent les habitants de cette nature mystifiée et le clergé invite à la convertir en terres agricoles afin d'exploiter ces surfaces. L'idée d'exploitation de cette ressource à grande échelle apparaît et creuse l'écart entre l'homme et son milieu.

La philosophie de Descartes dans le Discours de la méthode » permet à l'homme de s'émanciper complètement de la nature. Il devient alors « maître et possesseur de la nature ». Laquelle est au service de l'homme, une ressource quantifiable lui appartenant de droit.

Au fur et à mesure, l'homme s'émancipe peu à peu de la religion. La révolution française mettra un terme au pouvoir absolu religieux. Cette étape marque un tournant décisif dans la pensée humaine. Pour la seconde fois, l'homme rejette une peur absolue. Sauf que cette fois-ci, il rompt avec le mystique et se retrouve face à lui-même. Si la notion divine absolue est rejetée, que reste-il ? Lui-même.

Cette pensée mènera l'homme à renouer avec la nature comme sujet d'étude scientifique au 19^e siècle mais de façon totalement hétérogène.

Auguste Comte affirmera, dans son Cours de philosophie positive, que « l'humanité évolue du stade théologique vers le stade métaphysique, puis vers le stade scientifique ou positiviste ». Selon lui, l'homme cesse enfin de poser la question du « pourquoi » pour s'intéresser au « comment », ce qui relève de la science. Selon lui, ce stade positiviste sera pleinement réalisé

2. COLLIOT-THELENE Catherine, « Retour sur les rationalités chez Max Weber »; Les Champs de Mars, n° 2, vol.22, 2011, p.13-30.

lorsque toutes les activités humaines – le politique, le droit, la morale, l'économie – seront fondées uniquement sur la méthode scientifique d'observation et d'expérimentation.

Comte nomme « sociologie une science suprême permettant d'accéder à une société totalement rationnelle, productive et pacifique gouvernée par une élite de scientifiques et de techniciens positivistes. »³

Par la suite, l'homme ne cessera d'empiéter sur les territoires naturels, ponctionnant la nature comme une ressource lui appartenant. Elle est un vivier économique, foncier. Sa conscience autocentrée négligera des peuples et le vivant en général pour des fins économiques marquées par l'industrialisation, les déforestations, la conversion des peuples au capitalisme. Un modèle de pensée imposé à l'ensemble de la Terre...

1.2. Une prise de conscience globale mais minoritaire

Les crises financières, politiques et climatiques se succèdent à intervalles de plus en plus rapprochés. L'humanité sent bien qu'elle vient à terme d'un temps où la quête aveugle du progrès et sa tentative de domination absolue sur le monde doit cesser car cela la conduira à sa perte.

Face à cela, nous pouvons constater deux types de comportements :

Le premier consiste à perpétuer le modèle de développement fondé sur l'énergie fossile et l'industrie. Nous avons que trop de fois pu constater que ce système tend à emprisonner les nations (économiquement et politiquement) et aboutit généralement à des

3. COMTE Auguste, « Discours sur l'ensemble du positivisme », Paris, Flammarion, 1998.



Les conséquences d'une marée noire.

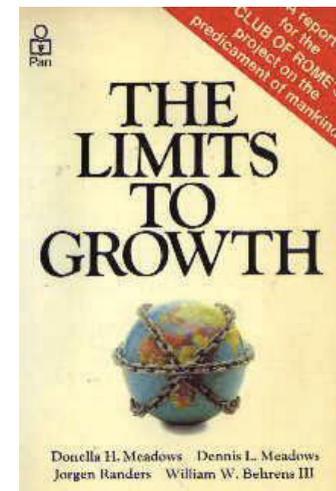
conflits humains et environnementaux désastreux (guerres, déplacement de populations, cataclysmes écologiques, décimation de la biodiversité, pollution terrestre / marine / aérienne ...)

Ces rapports de force régissent, hélas, l'ensemble des territoires. Les États se développent en pensant « contre l'autre » et non « avec l'autre » dans l'éventualité d'un conflit « presque désiré ». Nous avons pu observer des tentatives d'entraides et de rassemblement comme l'union européenne, l'OTAN, l'ONU afin d'endiguer les conflits. Cependant, les tensions ne cessent de croître et ces alliances creusent l'écart avec les nations les plus démunies qui se voient ravagées par des groupuscules extrémistes qui en prennent le contrôle.

Le second comportement tend à prendre conscience que notre système ne peut plus évoluer de cette façon et qu'il est primordial de changer notre rapport au monde et à ses habitants. Cette prise de conscience émerge lors de la création du club de Rome en 1968. Elle sera théorisée et justifiée lors de la publication de l'ouvrage Les limites de la croissance en 1972 ou Rapport Meadows.

Cette organisation constituée de tous types d'acteurs modernes interpelle sur les conséquences d'une croissance basée sur le modèle évoqué plus haut. Elle en projette les conséquences et les effets sur l'économie, le vivant et l'écologie. Chaque année, nous constatons la véracité de ce rapport. Nous observons que depuis ce rapport, les États se disent « conscients » et veulent « améliorer » leurs comportements (Sommet de la terre en 1992 à Rio puis la succession des COP).

Hélas, l'échelle temporelle entre les débats humains et la situation sociale et écologique sont grandement



Le rapport Meadows.

différentes. Ironiquement, la métaphore de Jacques Chirac lors du IV^e sommet de la terre en 2002 à Johannesburg « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. » prend alors tout son sens. Nous ne citerons pas la liste exhaustive des conséquences liées à ce monde en chute. Cependant, certaines attitudes se préparent à cet effondrement. La Résilience en fait partie et nous semble être la plus juste.

En effet, nous évoluons dans la situation actuelle en toute connaissance et tentons de préparer le monde pour limiter l'impact de la chute afin d'offrir une future possibilité de reconstruction que nous ne verrons pas. Rob Hopkins⁴ parle de la capacité à absorber un choc en s'y adaptant sans en mourir avec l'exemple de la jambe cassée : soit je m'adapte après le choc, j'utilise un outil comme des béquilles et un plâtre, avec le temps, les os vont se recalcifier et je vais éventuellement pouvoir remarcher. L'autre solution consiste à amputer la jambe, cependant, je ne reviendrai jamais à mon état initial.

En conclusion, nous nous trouvons dans la fin d'un monde. L'heure n'est plus à la question de la transition mais à celle de la résilience. Comment concevoir un monde qui s'adapte ? Cette question se pose à tout être ayant conscience du réel contexte dans lequel il se trouve.

1.3. Une séparation des points de vue

Le premier acte permettant la résilience est de tendre vers une gestion collective des ressources à une échelle globale. En effet, des politiques de limitation des exploitations de carburants, d'énergies et de matières premières doivent être mises en place et commencent à être appliquées à l'échelle internationale. Il serait bénéfique de redistribuer le contenu de ces



Sommet de Rio, 1992.



Jaqes Chirac au sommet de Johannesburg.



Rob Hopkins.

4. HOPKINS Rob, « Manuel de transition », Éditions Eco société, 2010.

ressources en part équitable à l'échelle mondiale. Nous interrogeons ici la question du bien commun. Nous nous rendons bien compte que ce schéma est ambitieux et ne peut être appliqué avec le système actuel pour l'instant.

Cependant, nous pouvons être résilients en l'appliquant à une échelle plus locale. Nous considérons que les territoires au sein d'une même nation ne doivent pas être compétitifs (contrairement à la culture prônée par le libéralisme) mais fonctionner dans un système qui est fondé sur la coopération et la solidarité.

Chaque région dans le monde dispose d'un ou plusieurs types de ressource en fonction de sa localisation. Les activités locales doivent être spécialisées dans leurs exploitations et leurs distributions. Il faut composer avec le lieu, en respectant ses limites et ses enjeux en limitant l'impact écologique (exemples « aberrants » de l'extension du port de Monaco / développement de Dubaï).

Localement, depuis quelques années, la place de l'écologie prend petit à petit de l'ampleur dans le débat public. Nous avons pu constater une forte volonté citoyenne de faire part à ce débat en votant aux dernières élections européennes et municipales.

Cela est dû à un changement dans nos modes de vie. La succession de crises liées à des problèmes énergétiques, à la ville, la surconsommation, l'alimentation, les circuits productifs, le travail et l'économie sont au centre des débats publics actuellement.

Face à ces faits, la population reste divisée mais l'opinion publique passe de plus en plus vers une volonté d'action dite « écologique » à petite échelle.

Nous avons vu par exemple l'essor des magasins « bio », de la fréquentation des marchés par les 20-40 ans augmenter, des dons et échanges de vêtements, du recyclage. Or, cela est à prendre avec du recul. Cet effet concerne généralement les villes, décrié comme une « mode » plus qu'un engagement personnel. De plus, le « greenwashing » apparaît de plus en plus dans certains grands groupes (voitures électriques au lithium, fruits et légumes, viande...).

Cependant ce paradoxe marque une prise de conscience. Les modes de vie ne peuvent se changer du jour au lendemain.

L'écologie reste avant tout associée à la politique. Elle est la nouvelle éthique, ce que l'on apparente à la « nature » que l'homme, après l'avoir mise à distance par des mythes et des divinités pendant des siècles, souhaite « sauver ». Comme vu dans le premier sous axe, au Moyen-Age, il se voit pécheur, et les discours politiques lui prêchent de se « racheter ».

L'écologie est de ce fait un nouveau dogme... la nouvelle étape de l'histoire. Certains pensent aller sur Mars, pousser la technologie plus loin pour faire de l'espace une nouvelle destination « touristique ». Tandis que d'autres sont satisfaits d'acheter leurs poires « bio » sur le marché de Noailles en semaine et d'aller faire du ski un week-end à Dubaï au mois d'Août. Bien entendu, tout cela est « visitable » sur les réseaux sociaux et on « like » pour la majeure partie de notre population.

Alors comment concilier ce paradoxe. Vers quoi tendons nous ?

Bruno Latour, à travers ses questionnaires nous pose la question. Il fait partie des penseurs qui nous mettent face à notre conscience. La question fondamentale



L'arrivée du tri dans nos habitations.



L'effervescence des magasins bio .



Les îles artificielles de Dubaï.



Bruno Latour.

n'est pas le choix lui-même, mais de savoir si nous en avons conscience. Allons-nous faire notre révolution de la pensée ? Souhaitons-nous penser autrement ? Ces questions n'étaient audibles que pour un groupe de l'humanité. Or, un événement nous percuta de plein fouet en bousculant l'ordre de pensée globale : l'épidémie du COVID-19.

2. L'expérience des deux confinements

2.1. La crise sanitaire est là : Enquête

Nous avons vécu une période inédite liée à l'épidémie fulgurante du COVID-19 en début avril 2020. La population mondiale et française a dû être confinée.

Nous nous sommes retrouvés cloîtrés dans nos intérieurs, seuls ou en famille, traversant différents états d'esprit au fil des semaines. Pour la première fois dans l'histoire, la population mondiale a subitement cessé toute activité, permettant de se retrouver, réfléchir sur soi et le monde.

Seul l'attestation de sortie d'une heure nous permettait de nous immerger à nouveau dans le monde. Un monde où nous étions seuls dans l'espace public. Seul, dans ce vide.

Mais ce vide, n'a-t-il pas de traces de notre ancienne nature ? Certes il y a les routes, les architectures, mais n'avons pas eu un sentiment de liberté, de connexion quand nous étions seuls dans ce vide ? Un sentiment profond de retour aux sources enfoui dans notre conscience ? N'avons pas réentendu le chant des oiseaux ?

Ou comme l'expose la philosophe Vinciane Despret⁵ à la suite de son essai, « A-t-on entendu les oiseaux, ou les a-t-on écoutés ? La distinction importe ici, car il me semble que, justement, nous sommes passés d'une attitude à l'autre. Mon entourage m'a beaucoup parlé du chant des oiseaux au début du confinement, moins vers la fin. Sans doute l'effet d'émerveillement et de surprise s'est-il estompé à mesure que l'on en prenait l'habitude : on a d'abord écouté, ensuite entendu. Il est clair que nous avons été capables d'entendre parce que nous en avons le temps, mais aussi parce que le confinement avait ses espaces propres, des interfaces entre le dedans et le dehors. Parce que



Les balcons pendant le premier confinement.



Vinciane Despret

5. DESPRET Vinciane, « Habiter en oiseau », Arles, Actes sud, 2020.



Johan



Clémentine



Timothé



Coline

nous avons envie de sortir sans en avoir le droit, nous étions à nos fenêtres comme ces vieilles dames des romans anglais du 19^e siècle qui surprenaient toutes les intrigues ! Mais il est tout aussi évident que, grâce au silence, des choses nouvelles sont apparues. Se demander pourquoi, et comment, revient à poser une autre question : les oiseaux eux-mêmes n'auraient-ils pas un point de vue sur la pandémie ? »

Au précédent semestre j'ai élaboré un questionnaire pour prendre le temps de réfléchir sur l'événement. Je souhaitais ajouter cette étude de terrain dans cette recherche car elle va nous permettre de saisir des récits pris au chaud, permettant d'avoir à cette lecture un peu de recul sur les événements que nous vivâmes cette année.

Qu'est-ce que le confinement a changé en nous, est-ce une opportunité et/ou un bouleversement ? Est-ce que cet événement va changer le monde de demain et nous faire prendre conscience des autres, de notre environnement ?

Je propose une succession de questions portant sur l'espace de confinement.

Chaque réponse est illustrée d'un croquis. Je pense que le dessin peut résonner avec le texte afin d'ajouter la part sensible captée en entretien et parfois non exprimée oralement.

Les personnes interrogées sont trois de mes amis proches et moi-même, nous appartenons à la même génération, avec des vies différentes.

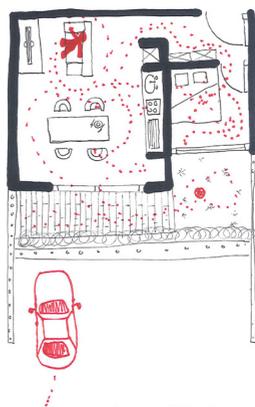
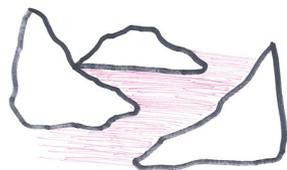
Nous ciblerons trois questions en particulier, où la notion du rapport à l'espace et la nature sont le plus représentatifs.

La première question qui attire notre attention est la suivante : où as-tu choisies de passer ton confinement ? As-tu une nouvelle perception de ce lieu ?

Ici, je souhaitais savoir si à la suite de l'annonce du confinement total, mes amis choisissaient de rentrer auprès de leur famille où souhaitaient-ils rester dans leurs appartements seuls. Ne sachant pas combien de temps ce confinement aller prendre de temps, est-ce que nous souhaitons conserver un lien physique avec autrui où allions nous privilégier la solitude ?

Pour Clémentine, « Que de questions après « l'annonce » : où se confiner et surtout, avec qui ? C'est évident, j'emballai mes affaires en une heure, et embarque le chat pour rentrer chez mes parents, avec mes sœurs. C'est le lieu rassurant du cocon familial. C'est également le lieu qui permet de voir la mer de la terrasse, celui entre mer et montagne qui offre un air bien plus frais que celui de mon appartement marseillais. J'ai eu la chance de choisir la maison, le jardin et le confinement en famille, avec tout ce que cela implique. Et je décide pour l'après de me projeter plus à la campagne qu'en ville. »

Pour Timothé : « Cela faisait déjà trois semaines que j'étais confiné en Italie dans mon appartement au sein de la résidence pour les joueurs du club. Nous étions confinés seuls dans nos appartements respectifs. Aucune activités n'ont été tolérées : entraînements, matchs et salle de sport. Nous n'avons pas bien compris ce qui se passait. J'étais désespéré lorsque je regardais les informations télévisées. Deux jours après que la France a été confinée, la fédération nous a autorisé à rentrer au pays chez nos proches. J'ai souhaité rejoindre mes parents à la Seyne-sur-mer dans le Var. »



Pour Coline : « Je suis restée dans mon appartement ! Je n'ai pas bougé de chez moi, je ne voyais pas où j'aurais bien pu aller ! Je n'ai pas choisi de rester avec ma famille de peur de les contaminer. Nous avons pris le confinement au sérieux avec de temps en temps quelques visites. (Rires) Nous nous sommes tous retrouvés à travailler hormis ma mère, tout en respectant les gestes « barrières » (signe des guillemets avec les doigts) »

Nous remarquons deux attitudes.

La première étant de rentrer en famille par peur de la solitude. Le lien familial a aussi été privilégié pour ma part. Nous en avons rediscuté entre nous pendant la période de déconfinement par la suite et Coline nous a confié que s'il y avait un second confinement elle ne pourra le passer seule. En période d'incertitude d'une telle ampleur, un soutien collectif est important afin de ne pas céder au stress. Bien que la visio ai été utilisée, sur un temps long elle devient insuffisante. Notre « nature » humaine est intimement liée à notre comportement culturel. Nous sommes habitués à vivre en groupe et nous supposons que cette coupure nous affecte sur le plan moral et psychique à différents degrés selon les individus. Cela impactera aussi notre corps ? Nous ne pouvons que le supposer.

La seconde question se rapporte à la perception nouvelle de ce lieu de confinement. Nous nous attardons sur la réponse de Coline.

Coline : « J'ai surtout découvert le jardin. J'habite dans une résidence de sept appartements qui a un très beau jardin entretenu mais où je n'allais pas. Il appartient à tous les résidents. Mais je n'y été jamais allée, il fait pourtant partie des espaces communs. (Rires) Je n'avais jamais foulée la pelouse pourtant elle est belle et fleurie ! Mais dans les moments où

j'étais réellement confinée en dehors du travail, ne serait-ce que le week-end, je descendais en profiter. En plus, nous sommes dans le Sud au soleil ! J'ai redécouvert mon jardin et non mon intérieur mais il était agréable de descendre avec mon pouf, accrocher mon hamac, voir les voisins jouer au badminton. (Sourire) A l'avenir, j'aimerais perpétuer cette nouvelle habitude !

Nous avons de la chance d'être dans une résidence où il y a une très bonne entente dans le voisinage. Nous prenons souvent le temps de se parler quand nous nous croisons et bien sûr cela ne fait que renforcer les liens entre nous. On s'est déjà dit que nous allons organiser un petit festival cet été dans le jardin. Pas mal de voisins font de la musique, chantent. On va essayer de le faire ! »

Coline nous décrit ici l'importance des espaces de jardin dans un logement collectif. Il est trop souvent dévalorisé en temps normal. Or ce que nous apprenons, c'est le lieu qui a permis aux personnes de la résidence de se sentir mieux et de partager. Un lieu arboré, où il fait bon d'échanger, de jouer et de se détendre. C'est un lieu devenu essentiel au bien-être des habitants.

Nous arrivons sur un point essentiel. Le rapport à l'extérieur pendant l'heure de sortie.

Personnellement : « Je dois m'aérer l'esprit pour ne pas risquer l'implosion. Je prends un immense plaisir à prendre mon scooter pour aller travailler dans les bureaux de mes parents. Aussi, une à deux fois par semaine, je vais au tabac sur le port de Sanary devenue un village fantôme. Normalement, en cette période, une horde de touristes s'affairent dans les cafés et les ruelles du petit village. Le fait d'être seul en ces lieux et inédit et confère un sentiment de liberté intense. Mon regard se porte vers chaque petit détail



que je n'avais jamais vu, bien qu'ils aient été sous mon nez depuis plus de vingt années ! Une porte en bois cloutée, un bas-relief sur une façade, un balcon fleuri. Je découvre aussi un littoral somptueux, sans serviettes ni parasol. Ce vide, ce silence, cette atmosphère me trouble. J'ai même l'impression que la couleur de l'eau, du sable et du ciel ne sont pas les mêmes que d'habitude. C'est un spectacle d'une douceur exquise ; dont je profite à chaque aller-retour. »

Clémentine : « Je sors peu à l'extérieur. Tout me semble hostile, et notamment les autres. Les comportements sont étranges et je me sens rapidement menacée. L'autre m'impose la vitesse et c'est ce que je cherche désormais à fuir. »

Nous avons deux positionnements. Personnellement cette heure de sortie était un réel plaisir bien qu'avec un sentiment de « vide ». J'ai pu prendre conscience de mon environnement, m'enthousiasmer d'un détail. Je « sortais de la grotte » de Platon. Contrairement à Clémentine qui ressentit une angoisse considérable. Elle m'a confiée être tétanisée et à mis plusieurs semaines avant de sortir de la maison familiale.

2.2. Être confiné: un nouveau rapport au corps, à l'esprit

Le confinement nous oblige à rester dans nos habitations. Nous avons eu l'autorisation de sortir que pour certaines conditions.

Cet isolement, impartial, a révélé des inégalités. La personne ayant un jardin peut prendre l'air, faire des activités contrairement aux personnes vivant dans un appartement. Nos corps ont été moins soumis à l'effort, et de ce fait, notre mental a aussi été bouleversé.

Quelles en ont été les conséquences ?

Premièrement sur notre corps. Le manque de déplacement nous a contraint à prendre du poids, atteignant l'image que l'on a de soi, de notre confiance. Ainsi, nous avons pu ressentir un sentiment de fatigue physique, car notre sang a été perturbé dans sa circulation. Nous avons perdu un rythme de sommeil, si important pour la concentration. Tous ces paramètres entraînent alors une fatigue morale.

Nous allons nous attarder chez les étudiants. L'étude menée par le Dr Dominique Monchablon, psychiatre et chef de service du Relais étudiant lycéen à Paris, nous révèle des faits inquiétants.

Elle « pense à la mort sociale à laquelle sont confrontés les étudiants derrière leurs écrans, loin des bancs de l'université » après avoir constatée « selon les statistiques de l'Observatoire de la vie étudiante que les envies suicidaires ont doublé, et que les états dépressifs ont été multipliés par 2,5 ».⁶

Par rapport à notre étude, nous remarquons un point important. L'isolement liée au confinement chez la jeune population a de graves répercussions. Ce confinement change profondément nos habitudes, notre « nature humaine » qui nous pousse généralement à faire société. C'est un besoin vital pour la construction de notre équilibre.

Ella note qu' « environ 75% des vulnérabilités psychiatriques se déclarent entre 16 et 25 an », précise la psychiatre ». Avant d'ajouter : « Les étudiants sont en train de vivre un psycho-traumatisme collectif, comme celui dont ils ont souffert lors des attentats du 13-Novembre. Et ce traumatisme peut chez certains réveiller des douleurs enfouies, comme un deuil, une séparation des parents ou autres. C'est pourquoi on reçoit maintenant des jeunes qui n'avaient jamais consulté avant. »

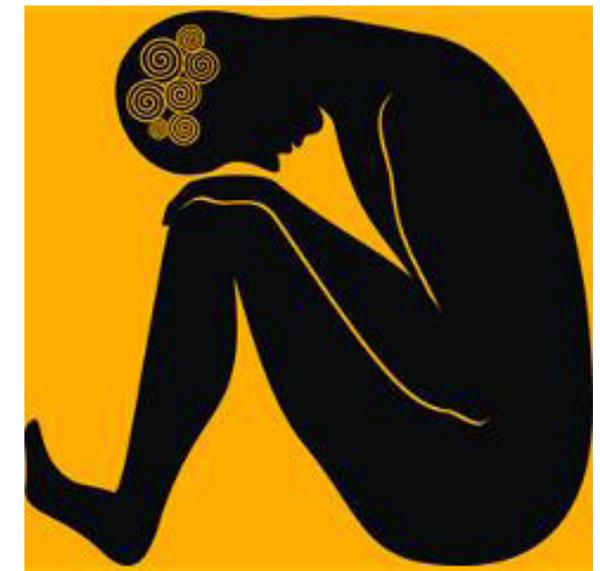
6. FERRAND Emma, « La santé mentale des étudiants peut-elle tuer « plus, à terme, que le virus » ? », Le figaro, 05/12/2020.

Nous pouvons en conclure que la capacité de se mouvoir dans l'espace ainsi que rencontre autrui est indissociable à notre épanouissement physique et mental. Ce sont les « liens » avec la/notre Nature.

Cet article m'a bouleversé. J'ai souhaité mener mon enquête auprès des personnes de mon entourage pour comprendre si cette détresse se faisait ressentir.

Étant optimiste et persuadé que nous pouvons surmonter cette épreuve, j'ai eu envie de m'intéresser si ces liens avec les « natures » avaient totalement disparu.

Quels sont les subtils moyens que nous avons mis en place, consciemment ou non pour être résilient ? S'adapter à ce choc.



3. Les récits de confinés

La recherche souhaite interroger les effets du confinement sur notre thème : les liens entre l'homme et la nature.

En effet, avec le confinement nous nous retrouvons dans nos habitations, privés en grande partie de la possibilité de nous immerger physiquement en pleine nature. Seul l'attestation nous le permet, une heure lors du premier et trois heures lors du second. Nous pouvons noter que ce changement est un marqueur de prise de conscience des autorités sur l'importance de pouvoir sortir un minima de chez soi pour le bien-être des citoyens.

De ce fait, je souhaite interroger la conscience de privation de la nature et explorer les dispositifs intellectuels, spatiaux, que les personnes ont pu mettre en œuvre pour entretenir un rapport à la nature tout en étant restreint à leurs domiciles.

Profitent-ils de ces heures de sortie et si oui par quelles pratiques ? Y a-t-il une conscience de privation de la nature, comment la définissent-ils ?

Le terrain d'exploration de l'étude se déroule sous la forme d'entretiens téléphoniques à cause du confinement.

La volonté première de ces entretiens est d'inviter les personnes à parler librement, proposer un temps de réflexion sur soi et son environnement.

J'ai pour cela lancé plusieurs sessions d'échange via les réseaux sociaux (Facebook / Instagram) en proposant d'interroger les personnes qui le souhaitent sur la question « quel est votre rapport à la nature pendant le confinement ? ». Une simple question permettant une appropriation par chacun(e) afin de ne pas avoir d'appréhension.

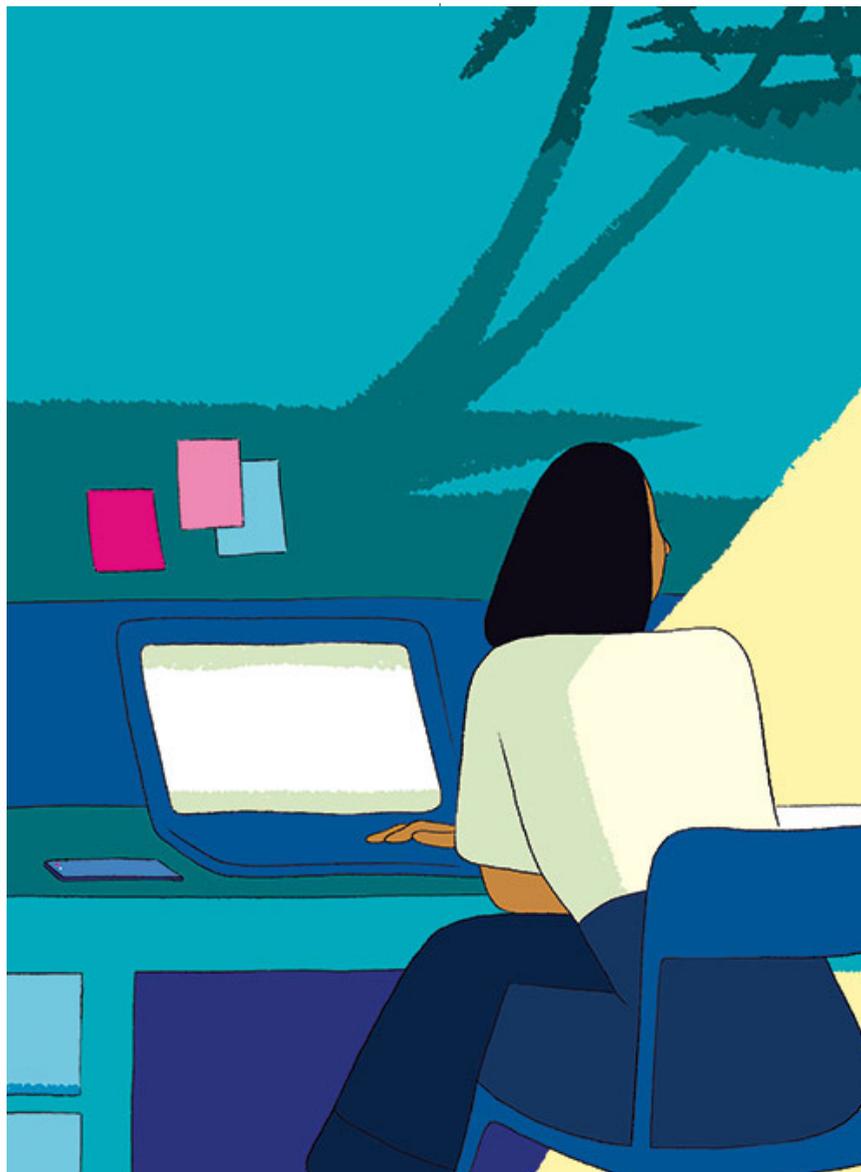


Illustration « Ce que le confinement nous a appris », Bayard Jeunesse.

Le résultat me surpris. Beaucoup de personnes ont souhaités répondre, de tout âge et travaillant dans différents domaines bien que la majeure partie sont des étudiants en école d'architecture ou diplômés depuis peu.

3.1. Présentation du cadre de l'enquête

Afin de saisir ces réflexions sur le rapport à la nature, propres à chacun, je me suis inspiré du questionnaire de Bruno Latour « un outil pour aider au discernement ».

Comme lui, ces questionnaires porteront sur une expérience personnelle directement vécue mais portant sur la période de confinement et le rapport des personnes à la notion de nature.

Ce questionnaire m'a permis d'aborder les entretiens sur deux axes :

-Premièrement, le sens du protée d'un entretien sur la question de « conscience » ou « discernement ». Un échange pour permettre à l'autre de prendre le temps de réfléchir, prendre conscience d'un événement. Éveiller la conscience de la personne interviewée par une question large.

-Ensuite j'ai eu le souhait de laisser les personnes se perdre dans leurs réflexions à voix haute et de les recarder par des sous questions lors d'un blocage ou d'une exhaustivité en dehors du cadre d'étude.

J'ai analysé sa méthodologie d'écriture des questions, j'ai retenu la façon de poser une question simplement, et d'enchaîner les thèmes de façon claire et naturelle.

Le fait de connaître les personnes permet d'être déjà renseigné sur les questions considérées comme basiques (lieu de vie, âge, métier, pourquoi cette étude).

En effet, j'ai déjà rencontré et parlé avec ces personnes, elles sont donc en confiance, ce qui me permet de les inviter plus facilement au sujet. Il n'y a pas de gêne sur la parole.

J'ai organisé les interviews avec une question principale et plusieurs sous questions afin de réorienter les propos. Je connais la plupart des protagonistes, de ce fait, la parole est en quelque sorte déjà « libérée ».

Les appels se sont organisés de la façon suivante :

-Échange de banalités

-Question : « Quel est ton rapport à la nature pendant le confinement ? »

-Sous questions :

-Où as-tu passé tes confinements ?

-Où vas-tu pendant les heures de sortie autorisées par l'attestation ?

-Qu'est-ce qui te fait penser à la nature dans ton habitation ?

-Qu'est ce qui te manque ?

-Via les médias, regardes-tu plus de documentaires, musique sur la nature ou les voyages ?

-Ou te vois-tu vivre plus tard ? dans quel type d'habitation ?

-Penses-tu que tu t'intéresses plus à la nature depuis que nous sommes confinés ?

Ces sous questions sont à titre indicatif, elles variaient selon les personnes.

Pendant que les personnes parlaient, je prenais des notes sur un carnet.

La dernière étape consistait à leurs demander une ou plusieurs photographies qui illustrent leurs propos. Je souhaitais avoir cette matière afin d'illustrer mes retranscriptions car l'image associée au récit permet de comprendre, de saisir, la complexité des propos. Elles apportent une poésie, une intimité sur ces personnes

sans les afficher physiquement. Ces photographies incarnent de ce fait une trace et une expression des protagonistes sur cet événement marquant qu'est le confinement. Une métaphore d'un espoir, d'une atmosphère.

Pour la retranscription des textes, j'attendais de recevoir la photo. Une fois que j'avais celle-ci, je relisais mes notes en regardant la photo. Puisque je connaissais ces personnes, lorsque je les écoutais, je pouvais saisir leurs expressions et des sentiments non formulés.

J'écrivais alors le récit, mêlant anecdotes, en enlevant des passages de la retranscription pour en garder l'essence. Je tentais de rendre les récits avec un peu de poésie qui en voyant la photo, le lecteur imaginera la personne pendant son confinement. Suggérer une rencontre entre le lecteur et l'interviewé, par le texte et l'image.

3.2. Les récits écrits et photographiques

Natacha : étudiante en architecture

Natacha à passer ses deux confinements dans sa maison auprès de sa famille dans l'arrière-pays nîmois. Il n'y a pas une journée où elle ne se rend au parc, en passant par les champs qui étaient ses terrains de jeu durant son enfance. Elle marche, chaque jour, pour « respirer » et « conserver sa liberté ». Elle aménage aussi sa chambre d'autrefois avec un nouveau bureau, avec vue sur la fenêtre où elle perd son regard dans les champs pour s'évader ; oublier son « enfermement psychologique ».

Juliette : étudiante en architecture

Le premier confinement de Juliette se passe sur Marseille. Elle ne souhaite pas être loin de son



compagnon, soignant à la Timone. Elle en profite pour explorer son nouveau quartier, Vauban, durant l'heure de sortie que lui permet l'attestation. Le reste du temps, elle s'assoit sur sa terrasse haut perchée du sixième étage et observe les tuiles des toits marseillais, mais cela ne l'apaise pas...

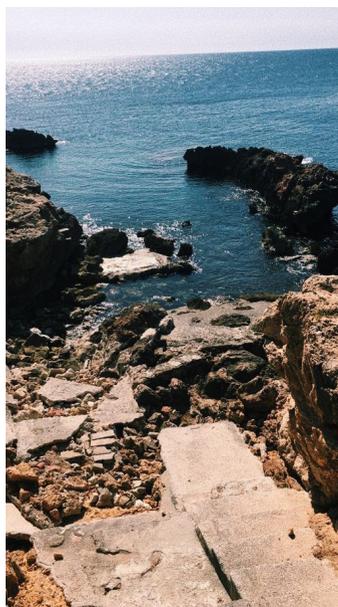
Pour cette savoyarde pleine d'énergie, l'habitude du grand air lui manque. Alors, à l'annonce du second confinement, elle retourne dans les montagnes, à Serre-Chevalier auprès de ses proches. C'est la bouffée d'oxygène ! Elle me confie qu'elle « redécouvre sa région d'enfance ». C'est une « vraie pause, efficace ». Le chalet aux grandes baies vitrées offre un spectacle permanent sur les alpages. Et Juliette, dans cette immensité s'autorise à randonner tous les jours. C'est la « liberté retrouvée, aucune surveillance » à part celle de la nature qu'elle redécouvre à chaque ballade. Elle fraude mais que faire ?! Personne ne lui demandera une attestation au pied du glacier...



Pauline J : étudiante en cinéma

Pauline a passé son premier confinement à Sanary sur mer auprès de ses grands-parents. Ils ont un petit jardin. Environ quatre fois par semaine, elle marche jusqu'à la crique de Portissol, lieu des vacances de son enfance. Elle arpente les rochers et contemple la mer. C'est sa bouffée d'oxygène. Le temps est en suspens quand elle est au bord de l'eau, elle a l'impression d'être sortie trois heures.

Son second confinement se passe à Collobrières, dans la maison familiale d'un ami à elle avec sa compagne. La maison est loin du village. Les trois parisiens apprennent à vivre frugalement. Ils saisissent l'opportunité qu'offre le confinement pour expérimenter un nouveau mode de vie qu'ils n'auraient jamais osé faire en temps « normal ». Tous les jours, ils partent se dépenser dans la forêt. Il y a deux usages. Le premier est pour ramasser du bois pour le poêle de la maison, seule source de chauffage et

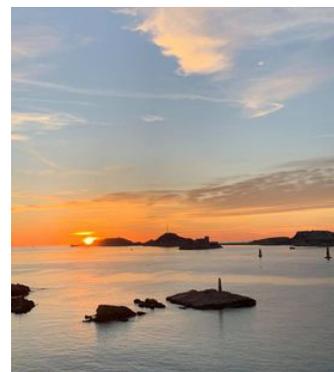


d'alimentation de la cuisine. En effet, pendant leurs balades, ils s'équipent de sécateurs et de paniers pour ramasser les orties, les champignons et les fruits des bois. C'est un « besoin vital ». Elle me confie qu'elle ne pensait pas devoir « se nourrir en partie par ses propres moyens occuperait autant mon cerveau ! ». Se considérant comme « une fille de la ville et de la mer », cette expérience rurale l'a profondément bouleversée. A l'avenir, Pauline songe sincèrement venir s'installer en province.

Julie : étudiante en architecture

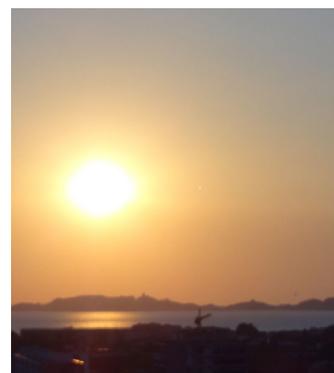
« Est-ce que la nature ça peut être la mer ? »

Pour Julie, son rapport à la nature c'est cet horizon qu'elle observe depuis son enfance à travers la fenêtre de l'appartement familial. Il se trouve sur les hauteurs d'Endoume. Là, Julie s'assoit sur la chaise de sa terrasse, allume une cigarette, écoute les gabiens se chamailler et fixe l'horizon : les îles du Frioul, la cote bleue, et l'immensité de la mer. Sa compagne aux mille et une teintes qui se meut chaque jour selon la météo. « La voir et l'écouter » depuis que l'absence de circulation le lui permet. Julie, avec ce confinement, engage un dialogue métaphysique avec cette entité naturelle. Elle est sous le charme.



Hassan : jeune diplômé en architecture

Hassan a passé son premier confinement en Belgique. Il est maintenant sur Marseille, ayant emménagé cet été pour vivre au soleil, « au grand air ». En Belgique, il n'y avait pas besoin d'attestation pour sortir. Lors de son temps libre, il allait « obligatoirement s'aérer l'esprit dans des espaces naturels comme les forêts » autour de Liège, avec la forte envie de « ressentir l'impression de vide ». Pour son arrivée à Marseille, l'expérience de son premier confinement détermina le choix de son logement. Haut perché, d'où il puisse apprécier la diversité des paysages marseillais. Le choix se porte sur la barre Brasília : vue sur le massif



des calanques, la cité radieuse, et l'horizon marin. Mais le second confinement vint comme un « coup de massue ». Le bel appartement devint « la maison-pri-son » ... Pour s'en détacher, il prend sa voiture et roule vers la Camargue, le Var et la Sainte-Baume. Pour lui, la nature, c'est quand on peut s'évader. Plus tard, il projette de vivre frugalement sur un terrain non-constructible, avec les plus d'autonomie possible.

Marine : étudiante en pharmacie

Marine vit normalement sur Paris, mais pour ces deux confinements, elle choisit de revenir s'installer chez ses parents dans le sud, à Ollioules dans le Var. Là-bas, il y a un grand jardin, le chien, les chats et les tortues... Elle se sent privilégiée. Elle travaille sur la terrasse, les pieds dans l'herbe au soleil. Pendant son heure de sortie, elle part courir au bord de la plage, à plus d'un kilomètre mais elle s'« arrange sur l'attestation ».

« Tu le fais car ça te fait du bien ! » et pour elle, ce bien être n'est possible qu'avec la liberté.

Yusra : jeune diplômée en architecture

Yusra vit entre Paris et Casablanca. Lors du premier confinement, afin d'être sur place pour passer le diplôme, elle choisit de rester dans son appartement parisien. Elle se dit chanceuse de ne pas avoir de vis-à-vis et de contempler un petit jardin qui est en face de sa fenêtre. Quand elle stress, elle regarde le ciel pour s'apaiser. Son heure de sortie quotidienne est toujours la même. Elle sort se balader la nuit, de minuit à une heure du matin, pour ne croiser personne de peur d'attraper le virus. Elle cherche le calme après de longues journées de travail et là, elle lève la tête vers le ciel devenue sombre, et « observe les étoiles qui scintillent » pour lui « donner de l'espoir ».

Yusra obtient son diplôme en début d'été et part pour Casablanca à l'annonce du deuxième confinement. Elle retrouve sa mère. Elles se baladent tous les



matins au bord de la grande corniche jusqu'à la plage. C'est l'évasion, la liberté. Quand elles rentrent à l'appartement, elles restent sur le balcon ensoleillé à s'occuper des plantes. Passion venue avec le confinement chez sa maman. « Cette passion nous permet de passer le temps, enlever l'angoisse et nous réunir ».

Marion : étudiante en architecture

Marion est dans sa maison de village, au pied de la colline du Garlaban. Depuis le confinement, elle achète des plantes en pot pour alimenter sa collection. Il y en a dans chaque pièce. Pour elle, c'est sa « petite forêt d'intérieur ». Elle en prend soin et elles le lui rendent bien. Elles inspirent son imaginaire. Aussi, elle s'assoit souvent à côté d'elles et regarde le couché de soleil sur la plaine d'Aubagne depuis la fenêtre de sa cuisine... Marion rythme son temps de confinement par des sorties en plein air, chez son frère. Il est agriculteur, et n'habitant pas bien loin, elle va lui donner un coup de main pour ramasser les olives et manger en famille. Elle porte un nouveau regard sur la nature, elle souhaite avoir un rapport encore plus fort à l'avenir.

Pauline G : étudiante en architecture

Pauline vit à la Joliette. Les fenêtres de son appartement donnent sur d'autres immeubles. Les parcs sont loin, pour elle la nature n'est pas en contact direct avec elle. Cependant, elle en a « profondément besoin » de ce vert. De ce fait, elle a acheté quatre plantes d'intérieur qu'elle observe, bichonne. Cette « nature », elle l'incarne dans ces quatre plantes et entretient un rapport avec elles. Pauline m'exprime aussi sa joie de retourner une fois par semaine au campus de Luminy. Le cadre y est « apaisant » au milieu de ces grands pins. Du coup, elle me confie qu'après les séances d'ateliers, en quittant l'école, elle s'assoit

sur un banc avec ces amis avant de prendre le bus. Chose « impensable avant le confinement ». Ils discutent pendant vingt, quarante minutes voire une heure avec ses amis. Puis ils retournent à l'arrêt de bus et rentrent chacun chez soi.

3.3. Analyse des convergences pour traduire une pensée

Nous pouvons retenir plusieurs types de relation entre les protagonistes et la « nature ».

Premièrement, nous observons qu'il y a eu des mouvements entre le premier et le second confinement.

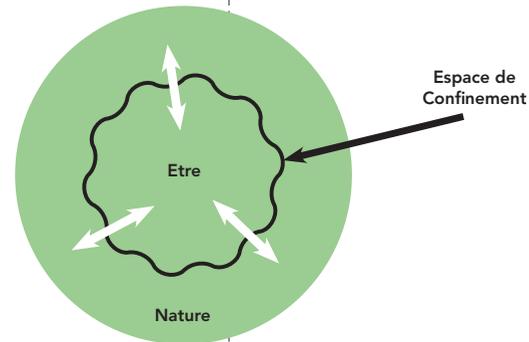
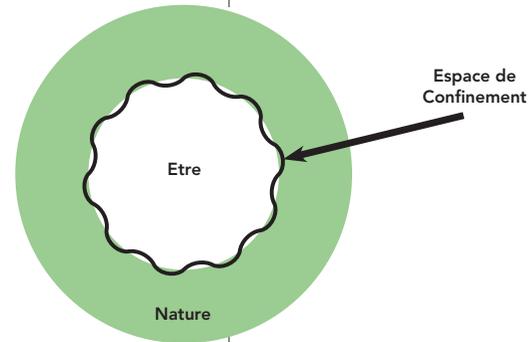
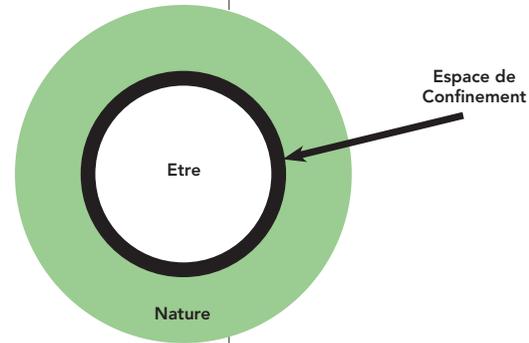
Le lieu change pour certaines personnes après avoir vécu généralement dans un appartement en ville. On note une certaine oppression quand l'espace n'est pas dégagé ou en lien direct avec un horizon, une vue.

Pour s'extirper de cet enfermement, les heures de sortie deviennent un besoin vital. On remarque que la marche, le sport dans des espaces de plein air est privilégié et s'associe au sentiment profond de « liberté ».

La recherche de mise en mouvement du corps est souvent revenue. Le bien-être physique permet de surmonter l'épreuve. Il passe aussi par l'alimentation qui, si elle est partagée avec des proches, devient d'autant plus satisfaisant.

Ce lien social, ancré dans notre « nature », est une aide précieuse pour lutter contre l'isolement psychique. Elle permet de s'insuffler mutuellement du courage et de dédramatiser la situation.

Nous remarquons que ce lien social a été personnifier



avec des plantes d'intérieurs. La personne étant seule, la personnification ne se fait pas sur n'importe quelle « chose » dans l'appartement. On se rattache à ce qui est vivant. On en prend soin, on regarde, on parle avec comme à un proche.

Une attention particulière à la respiration fait écho à cela. Si je respire bien je me sens bien.

Ce sentiment va de pair avec la notion de paysage. L'envie d'immensité pour se « perdre ». Perdre son regard, perdre son esprit dans les paysages, les éléments naturels.

En conclusion, ces récits nous permettent de comprendre qu'il n'y a pas de réelle séparation entre la « nature » et l'« homme ».

Ici, les faits se rattachent aux propos de Philippe Descola.

Penser le monde comme un tout dont l'homme fait partie. Et ce ne sera pas le confinement qui détruira ces liens indissociables.

Conclusion

A travers cette étude, j'ai souhaité analyser les liens entre l'Homme et la Nature face à l'épidémie du COVID-19 qui nous a contraint à rester confiné dans nos habitations.

Est-ce que les relations entre l'Homme et la Nature sont toujours présentes pendant le confinement ?

Nous avons pu observer tout d'abord le paradigme soulevé par Descola sur la notion de « Nature ». Cette notion intellectuelle s'est construite en Occident par de multiples attitudes et courant de pensée visant à séparer l'Homme de son environnement.

Nous avons retracé l'histoire de ces liens depuis les premiers instants de l'humanité jusqu'à aujourd'hui.

Le confinement est l'événement qui vient une nouvelle fois bousculer notre théorie de différence entre l'Homme et la Nature.

L'Homme occidental tend à se rapprocher de la vision émise par Descola. Il prend conscience qu'il fait partie d'un tout et que ses actions ne doivent plus perturber le fragile équilibre dont il fait partie.

Pouvons-nous prétendre que nous tendrons vers la résilience après l'épidémie, vers un mode de vie raisonnée ou le sens de soin au vivant deviendra la priorité ? Ou allons-nous continuer à vivre dans des modèles d'exploitation, ignorant l'importance du Bien-commun ?

Nous devons nous poser cette question collectivement et individuellement si nous souhaitons tendre vers un futur prospère.

En tant que futur architecte, je pense qu'il est grand temps de repenser la pratique de l'architecture.

Pour moi, la question fondamentale est de donner un sens à mes actions.

Elle se matérialise sur un engagement propre, singulier avec des valeurs éthiques fortes. Cette rigueur est mariée à une recherche constante de pousser les limites de notre métier.

Être architecte, c'est être là où l'on ne nous attend pas. C'est transformer des conflits en richesses et en opportunités.

Nous avons la possibilité de mettre en synergie les êtres pour penser collectivement le jour d'après. En ayant soin des lieux, des êtres.

BIBLIOGRAPHIE

COMTE Auguste, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, Paris, Flammarion, 1998.

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2006.

DESPRET Vinciane, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes sud, 2020.

ESPINASSOUS Louis, *Besoin de nature*, Éditions Hesse, 2014.

HALLE Francis, *Plaidoyer pour l'arbre*, Arles, Actes Sud, 2014.

HOPKINS Rob, *Manuel de transition*, Éditions Eco société, 2010.

MORIN Edgard, CYRULNIK Boris, *Dialogue sur la nature humaine*, Éditions L'aube, 2018.

ARTICLES

ALLE Mélissa, BERNA Fabrice, VIDAILHET Pierre, « Le confinement peut-il favoriser l'émergence de symptômes traumatiques ou psychotiques ? », *Revue de neuropsychologie*, vol.12, 2020/2, p.196-203.

ARGEMBEAU Arnaud, « Se projeter dans le futur en période de confinement », *Revue de neuropsychologie*, vol.12, 2020/2, p.238-239.

CESARMAN, FERNANDO, MENDEZ, « Prise de conscience écologique », *Le Coq-héron*, vol.2, n° 213, 2013, p.17-23.

COLLIOT-THELENE Catherine, « Retour sur les rationalités chez Max Weber », *Les Champs de Mars*, n° 2, vol.22, 2011, p.13-30.

FERRAND Emma, « La santé mentale des étudiants peut-elle tuer "plus, à terme, que le virus" ? », *Le figaro*, 2020.

FISHER Andy, « Radical ecopsychology, Psychology in the service of life », *State University of New York Press*, 2002, p.31-32.

JAFFARD Robert, « À propos du confinement : l'homéostasie sociale ou la nature gratifiante du contact social » ; *Revue de neuropsychologie*, vol.12, 2020/2, p.210-212.

LAZZAROTTI Olivier, « "Rester chez soi" et habiter le Monde », *Revue électronique des sciences humaines et sociales*, École Polytechnique Fédérale de Lausanne, 2020.

TABET Frédéric, « Autocritique et mélancolie dans le Journal d'Amiel », *Revue italienne d'études françaises*, 2018.

SITOGRAPHIE

La relation Homme-Nature [en ligne] Disponible sur : <http://ecopsychologie.com/la-relation-homme-nature/>, consulté en décembre 2020.

MARI, site archéologique [en ligne] Disponible sur : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/mari-site-archeologique/>, consulté en novembre 2020.

Nature Double Exposure Portraits [en ligne] Disponible sur : <http://www.fubiz.net/2016/09/27/nature-double-exposure-portraits/>, consulté en novembre 2020.

Questionnaire « Inventaire du monde d'hier pour préparer le monde de demain » [en ligne] Disponible sur : <https://enseignantspourlaplanete.com/questionnaire-inventaire-du-monde-dhier-pour-preparer-le-monde-de-demain/>, consulté en novembre 2020.

